

CHRONIQUE DU MONDE DE DEMAIN

L'homme et les autres animaux

La Genèse, comme d'autres mythes des origines, place l'Homme à part, au-dessus du règne animal : « Dieu créa l'Homme à son image et à sa ressemblance ». Puis Dieu donne à l'homme la jouissance de toutes les ressources de la planète pour qu'il les fasse fructifier. Ces passages de la Genèse ont justifié les théories productivistes promues par les économistes anglo-saxons protestants très respectueux de la Bible... et aussi les refus de la perspective évolutionniste de Darwin qui subsistent encore de nos jours dans la Bible Belt américaine.

Pourtant on ne peut plus contester l'appartenance d'Homo Sapiens au règne animal. Il est bel et bien un mammifère bipède omnivore, et un redoutable prédateur qui, au long des millénaires, a progressivement éliminé les prédateurs concurrents et conserve toujours cette haine ancestrale du loup, de l'ours, du lion... Il est aussi prédateur de sa propre espèce : les hommes s'entretuent pour des conflits territoriaux ou d'accès aux ressources. Seul tabou : le cannibalisme... Nos guerres font des millions de morts, on peut s'entre-égorgé à condition de ne pas se dévorer...

De chasseur-cueilleur l'Homme est devenu éleveur-agriculteur à la révolution néolithique, ce qui a profondément modifié sa relation aux autres animaux : domestiqués, ils sont devenus des objets d'appropriation, des biens meubles, nourriture, mais aussi force motrice ou matériau expérimental. Ce n'est que tout récemment qu'on les a reconnus comme des êtres sensibles avec des émotions semblables aux nôtres.

Quant à la sauvagine, l'homme contemporain l'élimine en accaparant ses territoires ou par le braconnage. Pour se donner bonne conscience il la parque dans des réserves, tout comme les derniers représentants des peuples premiers, d'ailleurs.

On note cependant d'intéressantes relations dans les diverses mythologies produisant des dieux mi hommes mi bêtes et autres chimères, dans les totem qui évoquent des animaux- ancêtres ainsi que dans les fables mettant en scène des animaux pour évoquer des comportements humains. Par exemple La Fontaine, dans Les Animaux Malades de la Peste :

« pour le berger, il faut le dire, il était digne de tous maux,
étant de ces gens-là qui sur les animaux
se font un chimérique empire »...

Et en conclusion, quand pour désigner la victime expiatoire, on a trouvé des excuses aux « gens querelleurs » et hurlé Haro sur le baudet : « selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cours vous feront blanc ou noir ».

Mais revenons au fil rouge biblique pour évoquer une relation particulière entre l'Homme et les autres animaux : l'Arche de Noé.

Dieu se repentit d'avoir créé les hommes en raison de leur méchanceté et décida de les éliminer. Il imagina pour cela un déluge devant noyer toute la terre. Toutefois il ne voulut pas que les animaux disparaissent. Il choisit donc une famille méritante, celle de Noé, et lui commanda de construire une Arche et d'y embarquer un couple de chaque espèce, bestiaux et bestioles. Ainsi par amour des animaux Dieu permit à l'humanité de survivre... Quelle belle évocation du lien de solidarité entre l'homme et les autres animaux !

Après plus de deux siècles d'exploitation abusive des ressources de la planète et de traitement inhumain des animaux, face au changement climatique d'origine anthropique et aux menaces sur la biodiversité terrestre et marine, une prise de conscience apparaît : celle des limites à la croissance

dont la nécessité a été démontrée dès 1971 par le Club de Rome. La croissance démographique tend à s'infléchir. Il faut faire décroître celle des animaux de boucherie, donc manger moins de viande et diminuer aussi la souffrance des animaux d'élevage. Pour y parvenir, il faut mobiliser l'opinion publique à l'échelle intercontinentale pour que les pratiques de consommation se déconnectent du modèle occidental carnivore ... Ce sera difficile, mais il y a urgence à inventer et populariser d'autres modèles.

Le moment est venu de sortir de l'injonction biblique du « croissez et multipliez » à laquelle nous avons trop obéi, et de trouver dans nos diverses traditions et sagesses des moyens de vivre en paix avec nos congénères ainsi qu'avec nos frères animaux.

Pour nous y aider Cyril Dion propose son film Animaux sorti à la mi-décembre 2021.

Et Dominique Bourg, nous propose 2 livres : « Retour sur terre, 35 propositions » (2020) et, avec Sophie Swaton, « Primauté du Vivant. Essai sur le pensable » (2021).

A l'occasion du Festival Nature La Chevêche, ciné-débat le 11 mars à 20h autour du film Lynx, sur le sujet de la place des grands prédateurs aujourd'hui.

Bonne ou mauvaise nature

De tous temps, l'homme a modifié son environnement pour satisfaire ses besoins. Même les chasseurs-cueilleurs ont provoqué des évolutions par leurs prédatons et déplacements. Mais avec des groupes humains peu nombreux et de vastes espaces vierges, ces changements avaient peu d'impact.

Tout a changé avec la révolution néolithique : les pratiques agricoles et l'élevage ont enclenché des bouleversements qui se sont poursuivis et intensifiés atteignant aujourd'hui un paroxysme : il n'y a plus un seul point sur terre qui ne soit impacté par l'homme, et il change même le climat !

Cela a été rendu possible par la détestation que l'humanité a développée à l'encontre du « sauvage », jugé menaçant, dont les ronces et les serpents sont encore aujourd'hui le symbole dans l'imaginaire collectif.

Donc ce que nous appelons aujourd'hui la nature était peuplé de monstres, dragons et êtres maléfiques qu'il importait de combattre par la civilisation.

La nature n'était bonne qu'à condition d'être disciplinée, maîtrisée, architecturée, comme dans les jardins à la Française du XVII^e siècle avec leurs arbustes taillés en pointes, boules ou cubes, et leurs parterres géométriques. Il est vrai qu'à la même époque la sensibilité britannique autorisait une certaine liberté très surveillée. Et le Japon, avec ses arbres nains, n'était pas en reste.

Toutes les grandes civilisations d'Europe et d'Asie ont donc combattu le « sauvage ».

Cependant, en Amérique les primo-américains, ignorant le néolithique, ont fait corps avec elle. Mais l'arrivée des Européens y a mis bon ordre... Ils ont labouré La Prairie et parqué les peuples premiers dans des réserves.

Les économistes protestants anglo saxons, grands lecteurs de la Bible, ont légitimé cette position à partir d'une prétendue injonction divine : « croissez et multipliez, occupez la Terre et dominez-la ». Mais une autre traduction dit plutôt « prenez-en soin ». C'est plus qu'une nuance !

La forêt eut un sort particulier, du fait de son usage aristocratique pour la chasse, qui fut bientôt réglementée. La pratique noble de cette dernière, interdite aux manants, fut une plaie vive pour ces derniers, unanimement dénoncée dans les cahiers de doléance, car les équipages dévastaient les cultures traversées.

Au XVIII^e siècle, Rousseau eut le culot de prétendre que le sauvage pouvait être bon et que la civilisation ne faisait que le pervertir. Puis au XIX^e l'invention du paysage et de la peinture paysagère amorcèrent une réhabilitation par le « beau ». Et ce sont les euro-américains, fiers de la beauté de leurs grands espaces, qui mirent en place le premier Parc Naturel, celui de Yellowstone.

Le XIX^e siècle fut malheureusement particulièrement dévastateur, avec le développement de l'économie minière et des pollutions de toutes sortes, au nom du « progrès ». Et déjà pendant 150 ans les forges chauffées au charbon de bois avaient transformé les futaies en taillis de châtaigniers.

Ce sont les années 60-70 qui virent la création en Europe des parcs et réserves naturelles et des ministères de l'environnement. Simultanément se développait une antipathie réciproque entre « écologistes » et agriculteurs, qui dure encore de nos jours. Mais tout en mettant certains espaces naturels en réserve chez eux, les Européens en détruisaient ailleurs, notamment en amorçant une massive extinction d'espèces privées de leurs habitats, en Asie et en Afrique.

Aujourd'hui le statut de « la nature » est ambigu : elle est à la fois bonne et mauvaise, célébrée et dépecée au nom des besoins de l'humanité. Elle n'est en fait considérée que comme une inépuisable réserve de ressources à exploiter. Et le changement climatique amplifié par l'homme n'arrange rien avec les gigantesques incendies et cataclysmes qu'il engendre.

On peut aimer la nature, mais pour la préserver, il est hélas trop tard... A moins que l'homme ne s'aperçoive que sa propre survie en dépend !

*Ne pas rater la Table ronde à l'occasion du Festival Nature La Chevêche le samedi 12 mars à 17h30 :
« Bonne ou mauvaise Nature » !*